

## L'intersubjectivation des émotions comme source de sens : expression et description de la peur dans les écrits de signalement

*Intersubjectivation as a Source of Meaning: Expressing and Describing Fear in  
Texts Signalling Endangered Children*

**Georgeta Cislaru**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/195>

DOI : [10.4000/cediscor.195](https://doi.org/10.4000/cediscor.195)

ISBN : 9782878544305

ISSN : 2108-6605

### Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 117-136

ISBN : 9782878544305

ISSN : 1242-8345

### Référence électronique

Georgeta Cislaru, « L'intersubjectivation des émotions comme source de sens : expression et description de la peur dans les écrits de signalement », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 10 | 2008, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/195> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.195>

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

---

# L'intersubjectivation des émotions comme source de sens : expression et description de la peur dans les écrits de signalement

*Intersubjectivation as a Source of Meaning: Expressing and Describing Fear in  
Texts Signalling Endangered Children*

Georgeta Cislaru

---

*Nous remercions Irène Tamba et Frédérique Sitri pour leurs relectures attentives.*

- 1 Cette étude a pour point de départ un constat empirique et un parti pris théorique. On constate, à la lecture des écrits de signalement d'enfant en danger <sup>1</sup>, un décalage entre leur assise normative et juridique d'une part et leur configuration discursive d'autre part. Ces écrits sont appelés à évaluer une situation afin de décider de l'implication de la société dans la sphère privée de la famille ; il s'agit de textes fortement encadrés administrativement et juridiquement qui ont une valeur performative – dans le sens où ils doivent statuer sur la nécessité d'une éventuelle intervention de l'institutionnel et du juridique dans la sphère privée – et qui se doivent donc d'être « objectifs ». Les guides de rédaction à l'intention des travailleurs sociaux qui rédigent ces écrits précisent généralement qu'il faut « privilégier les faits et les éléments objectifs avec le souci constant d'être le plus précis possible ». Or on note, à la lecture de ces écrits, l'omniprésence de termes d'émotion avec, pour commencer, l'emploi des lexèmes *émotion*, *sentiment* ou encore *impression*, ainsi que l'atteste l'extrait suivant :  

Comme nous ferons le bilan avec elle de cet entretien, lui confiant notre **sentiment** d'une « non-rencontre », elle fera pour la première fois preuve d'**émotion**, nous suppliant de faire en sorte que les enfants lui soient rendus, et nous proposant de recommencer l'entretien.
- 2 Les émotions, les sentiments sont-ils des faits objectifs ? La vulgate rhétorique soutient plutôt le contraire. *Avoir le sentiment* indique par ailleurs l'absence de toute certitude concernant un fait... On peut cependant défendre le point de vue selon lequel ces

éléments ne contreviennent point aux consignes d'écriture. Le parti pris théorique qui est le nôtre permet de fait de réconcilier émotion et raison et, surtout, de reconsidérer les rapports entre subjectivité et objectivité au niveau du discours. Depuis l'ouvrage de Damasio (1995), l'idée que les émotions sont indispensables pour la prise de décision et l'agir a fait son chemin. Des auteurs comme Plantin (2004), par exemple, soulignent l'inséparabilité de l'émotion et du raisonnement en argumentation.

- 3 Notre hypothèse de travail prend appui sur la contextualisation des écrits de signalement entre les bornes « production » et « réception ». En amont, lors de nos visites et entretiens dans différents services, les éducateurs et travailleurs sociaux ont souligné les implications émotionnelles dans leur travail. En aval, quel que soit le contexte, les réactions aux écrits de signalement sont tout sauf indifférentes. La lecture des écrits de signalement provoque ainsi des émotions chez les familles (voir Matras ici même), certains mots ayant une forte connotation affective dans ces textes ; on a pu également observer des réactions émotionnelles de la part de personnes qui se sentent en empathie avec l'enfant, la famille ou les deux. La place accordée aux émotions tant dans les textes que dans leurs contextes est suffisamment importante, nous semble-t-il, pour postuler que l'intégration des émotions dans les écrits de signalement a une fonction discursive liée à la structure de ces textes – qui articulent le compte rendu des observations sur le terrain et les représentations de paroles recueillies lors d'entretiens – et à leur circuit institutionnel.
- 4 Nous nous donnons pour objet d'analyse la peur et sa représentation linguistique dans dix-huit écrits de signalement (enquêtes, rapports et notes d'information) recueillis auprès d'un Service d'Investigation et d'Orientation Éducative (SIOE). Dans un premier temps, nous nous intéresserons au dispositif sémantico-lexical de la peur. Nous observerons ensuite les dispositifs lexicaux et syntactico-énonciatifs mobilisés pour la configuration de la peur dans les écrits de signalement. Enfin, partant du rôle discursif et pragmatique des émotions dans ce type d'écrits, nous montrerons que l'expression et la description des émotions contribuent à la configuration sémantique des textes.

## 1. La peur. définition et champ lexical d'une émotion

Beaucoup d'écrits de signalement concluent en statuant sur le danger encouru par le ou les enfants :

Exemple 1

Cependant, au vu des derniers éléments, nous considérons que G. est en **danger** de maltraitance chez Madame S., notamment sur le plan psychologique.

- 5 La notion de *signalement d'enfant en danger* renvoie à un domaine émotionnel spécifique, celui de la peur. Partant d'une définition lexicale de la peur, nous élargissons le champ d'observation au réseau de relations lexicales dont le mot *peur* fait partie. L'objectif est donc double car il s'agit à la fois de cerner l'objet d'étude et de se doter de quelques repères pour l'analyse linguistique.

### 1.1. Du danger à la peur

Le danger est un des éléments-clés des définitions lexicographiques de la peur :

**Peur** : (sens fort) phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un **danger** réel ou imaginé, d'une menace. (*Le Petit Robert*)

**Peur** : État affectif plus ou moins durable, pouvant débiter par un choc émotif, fait d'appréhension (pouvant aller jusqu'à l'angoisse) et de trouble (pouvant se manifester physiquement par la pâleur, le tremblement, la paralysie, une activité désordonnée notamment), qui accompagne la prise de conscience ou la représentation d'une menace ou d'un **danger** réel ou imaginaire. (TLF)

- 6 De même, on retrouve la notion de danger dans les définitions psychologiques : « La peur fonctionne comme un signal d'alarme, dont la fonction, comme tous les signaux d'alarme, est d'attirer notre attention sur un **danger**, pour nous permettre d'y faire face au mieux » (André 2005 : 12).
- 7 Les relations entre le danger et le domaine de la peur sont complexes. D'une part, le danger, lui-même assimilé à un sentiment – comme l'indique la collocation *sentiment de danger* –, génère la peur. L'expression *pas de danger* (fam.) est glosée par *(il n'y a) rien à craindre*<sup>2</sup>. D'autre part, le *Trésor de la langue française* mentionne parmi les collocations du mot *danger* la *crainte du danger*. Dans certains textes, des reprises ou des gloses mettent en position d'équivalence le sentiment de danger et la crainte :

Exemple 2

**Ce sentiment du danger**, si bizarre parce qu'il est à la fois si vague et si fort, **cette crainte** s'atténue et s'apaise en la présence de certaines personnes qu'on aime. (Green, *Journal*, Le Bel aujourd'hui, 1955-58, p. 112, TLF)

- 8 Le danger peut ainsi se constituer en objet concret de la peur :

Exemple 3

Son innocence lui laissait ignorer quels étaient les dangers que pouvait courir une jeune fille de son âge, mais **on n'a pas besoin de connaître le danger pour craindre**, il y a même une chose à remarquer, c'est que ce sont justement **les dangers inconnus qui inspirent les plus grandes terreurs**. (Dumas père, *Le Comte de Monte Cristo*, t. 1, 1846, p. 368, TLF)

- 9 Des rapports objectaux particuliers – présence/absence d'un objet défini de la peur, accessibilité/non-accessibilité cognitive de cet objet, etc. – caractérisent en discours les diverses facettes de la peur, représentées par des lexèmes variés : *peur*, *crainte*, *terreur*, etc. L'analyse de ces différents rapports et de la configuration du champ lexical de la peur permettra de mieux cerner l'expression linguistique de ce domaine émotionnel.

## 1.2. Le champ lexical de la peur: représentations lexicographiques et référentielles

Le domaine émotionnel de la peur est sémiotisé en français par plusieurs -lexèmes. Tamba (2006) recense vingt noms en français : dix-sept mots relevant du langage courant (*peur*, *crainte*, *appréhension*, *alarme*, *inquiétude*, *trac*, *angoisse*, *anxiété*, *frayeur*, *phobie*, *effroi*, *effarement*, *panique*, *terreur*, *horreur*, *épouvante*, *affolement*) et trois noms familiers ou régionaux (*frousse*, *pétoche*, *trouille*). La liste est à compléter par des verbes ((s)*inquiéter*, *craindre*, *redouter*, etc.) et des adjectifs (*angoissé*, *effaré* ou encore *épouvantable*, *effrayant*). Généralement, le mot *peur* est considéré comme une sorte de « lexème de base »<sup>3</sup> ou terme primitif (Cosnier 1994 : 45) autour duquel s'organisent les autres lexèmes.

- 10 On constate toutefois que le mot *peur* n'est pas le seul à être utilisé par les lexicographes pour définir les autres lexèmes du domaine (Tamba 2006) : dans *Le petit Robert* (2006), par exemple, il est concurrencé par *inquiétude*, *crainte/craindre*, *appréhension/appréhender*. Il convient donc de parler, à la suite de Cosnier, d'un

domaine des *états timériques* (1994 : 121)<sup>4</sup>, ce qui évite de mettre en exergue un seul lexème, fût-il la sémiotisation de l'émotion de base /peur/.

- 11 Le discours dictionnaire met en évidence des relations lexicales complexes au sein du domaine des *états timériques*. Premièrement, on note le recours régulier aux marqueurs d'intensité : *alarme = vive inquiétude*, *épouvante = peur violente*, *frayeur = peur très vive*, etc. Ces marqueurs sont moins l'indice d'une hiérarchie lexicale (Tamba 2006) que la trace d'une gradation inhérente au lexique émotionnel. Deuxièmement, certains *états timériques* sont présentés comme issus d'une somme d'émotions, tel *effroi*, qui est une *frayeur mêlée d'horreur*, ou *crainte*, qui se définit comme une *appréhension inquiète*. Troisièmement, on confère une dimension aspectuelle aux émotions, car la *frayeur* est considérée comme une [*peur très vive, généralement*] *passagère*, alors que l'*inquiétude* est catégorisée comme un *état*, ce qui présuppose une permanence de l'émotion ou, du moins, une durée assez significative. Enfin, *Le Petit Robert* identifie les *états timériques* « irraisonnés » (comme le *trac* ou la *phobie*). Cette dernière remarque présupposerait une distinction entre les *états émotionnels raisonnés* et les *états émotionnels irraisonnés* ; reste à savoir si tous les *états timériques* qui ne sont pas qualifiés d'*irraisonnés* doivent être rapportés à la raison<sup>5</sup>... Les définitions proposées par les psychologues soulèvent quant à elles la question du rapport à l'objet de la peur. Selon Cosnier, la *crainte* et l'*appréhension* sont des peurs anticipatoires ; l'*angoisse* est « un état de "peur" sans objet » dont l'*anxiété* et l'*inquiétude* « ne se différencient que par leur moindre intensité » (1994 : 121). On pourrait ainsi distinguer les *états timériques* *objectaux* et *anobjectaux*.
- 12 Le lexique des *émotions timériques* est donc caractérisé par une richesse sémantique mettant l'accent sur la variété et la nuance relatives à l'intensité, à la complexité, à l'aspectualité et à la rationalité de l'émotion. Cette spécificité suggère une sensibilité accrue du champ lexical à la situation environnante aussi bien qu'à la subjectivité du locuteur potentiel.

## 2. Expression et description des états timériques dans les écrits de signalement

Comment la parole émotive est-elle rendue dans les écrits de signalement ? Des données lexicales, syntaxiques et énonciatives nous ont permis de baliser l'expression des *états timériques* et de distinguer les *émotions réflexives* et les *émotions allocentrées*.

### 2.1. Choix discursifs et lexicaux

- 13 Bourion (1995 : 118) distingue les registres suivants selon lesquels la peur peut s'exprimer :
1. la parole, le cri/se taire, ne pouvoir parler ;
  2. voir et comprendre/exprimer par le visage ;
  3. les manifestations physiologiques ;
  4. le mouvement, l'incapacité de bouger ;
  5. l'impuissance, être non-sujet.

- 14 Cosnier, Dols et Fernandez (1986 : 120) montrent par ailleurs que c'est en cas de peur (par opposition à la joie, à la colère et même à la tristesse) que l'absence de parole constitue une réaction dominante, au détriment des exclamations et de la discussion/échange.
- 15 Les possibilités d'expression des états timériques sont limitées dans les écrits de signalement : seule la parole en tant que moyen d'expression émotionnelle est directement exploitable dans les textes écrits, les moyens paraverbaux quant à eux ne pouvant qu'être représentés dans le discours. Or les écrits de signalement font beaucoup appel à la représentation, étant donné qu'ils articulent le discours du scripteur (le travailleur social) et le discours de ses interlocuteurs lors du suivi (famille, école, psychiatre, etc.) ; au fil de l'écrit, le scripteur représente la parole des autres grâce au discours direct et indirect (voir Sitri ici même) :
- Exemple 4  
Elle dit qu'il n'y a alors aucune dispute entre eux.
- 16 De même, le scripteur peut rendre compte des manifestations vocales et physiologiques, ainsi que des cas d'absence de parole :
- Exemple 5  
Lorsque nous évoquons un éventuel placement, L. **est au bord des larmes** et semble effrayée par cette perspective.
- Exemple 6  
Au foyer, au début du placement, F. était très réservé, **ne disait rien** comme s'il n'avait pas le droit de parler.
- 17 On notera par ailleurs que les écrits de signalement privilégient l'emploi du discours indirect, censé rendre compte du contenu mais pas de la forme de la parole représentée. Si discours direct il y a, il n'est pas nécessairement mis en valeur pour l'expression des états timériques. La contextualisation des émotions (Günthner 1997) est alors prise en charge par le choix des termes exprimant l'émotion.
- 18 Les écrits de signalement étudiés font usage d'un nombre plutôt réduit de termes exprimant des émotions timériques. On y recense sept noms (*peur, crainte, appréhension, alarme, inquiétude, angoisse, anxiété*), cinq verbes (*-craindre, s'alarmer, (s')angoisser, (s')inquiéter, redouter*) et sept formes adjectivales (*inquiet, inquiétant, angoissé, alarmant, effrayé, effrayant, phobique*). Les proportions en termes d'occurrences restent assez équilibrées, avec 54 occurrences de verbes, 52 occurrences de noms et 43 occurrences d'adjectifs. Cependant, si on prend en compte les locutions *avoir/faire peur*, la proportion des formes verbales augmente de 15 unités au détriment des noms : 69 occurrences pour les verbes et 37 pour les noms. Ces données suggéreraient que la représentation des émotions vise avant tout la qualification du cas particulier : *elle a peur, il craint la colère de son père, elle semble effrayée*, etc. Mais la proportion des termes *inquiet/inquiéter/inquiétant/inquiétude* (groupe *inquiet+*<sup>6</sup>), qui concentrent à eux seuls la moitié des occurrences – 75 contre 74 pour l'ensemble des autres termes –, indique que, à côté de la qualification de cas particuliers très divers, une certaine uniformisation de la représentation des émotions timériques est de mise dans ces écrits.

## 2.2. Configurations énonciatives et syntaxiques

Les écrits de signalement d'enfant en danger impliquent plusieurs acteurs et entremêlent le discours du scripteur (travailleurs sociaux) et la parole rapportée de la famille, de l'enfant, de l'entourage de la famille (voisins, grands-parents) ou d'autres

professionnels (instituteurs, psychiatres, etc.). L'expression des émotions étant un phénomène subjectif qui relève d'une « ontologie à la première personne » (Searle 1999 : 220)<sup>7</sup>, il convient tout d'abord de préciser les sources énonciatives des expressions émotionnelles.

- 19 On constate que la totalité des acteurs mentionnés dans les écrits de signalement s'attribuent ou se voient attribuer des états timériques :

Exemple 7

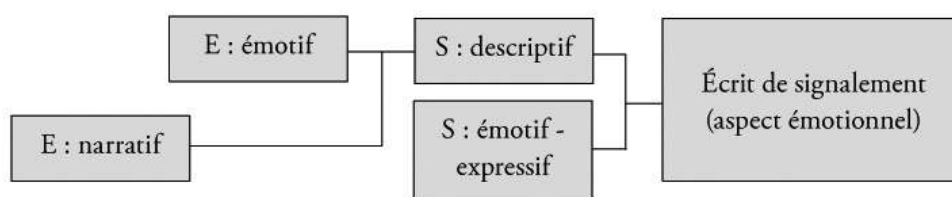
*L'enfant* : T. quant à elle nous fait part de ses **angoisses** qu'elle dit liées à cette maison et à son histoire.

*La mère* : Questionnée une seconde fois sur ce qui pourrait inquiéter, elle répond finalement « je suis tout le temps seule avec mon enfant, je ne sais pas toujours quoi faire avec mon enfant, j'**ai peur** de faire des erreurs, de donner des choses inadaptées ».

*Le travailleur social* : C'est donc avec **appréhension** que nous quittons le domicile : s'agit-il d'un silence d'opposition et d'hostilité ou bien Madame A. s'isole-t-elle ainsi du monde extérieur ?

- 20 Nous distinguerons ici l'expression des émotions, lorsqu'il y a identité entre le sujet locuteur et le sujet émotionnel (l'enfant disant « j'ai peur » ou le travailleur social précisant « je m'inquiète »), et la description des émotions, lorsqu'il y a dissociation entre les deux (le travailleur social précisant que l'enfant a peur). De même, nous opposerons, avec Tamba (2006), le régime d'énonciation *émotif*, « à chaud, sous le coup direct de la frayeur » (*j'ai peur de papa*) et le régime d'énonciation *narratif*, « à froid, associant à un événement une modalité affective nuancée, allant de la crainte à la terreur » (*papa nous a fait peur quand il est rentré ivre*). Or l'emboîtement des discours dans les écrits de signalement fait que, à la surface du texte, il y a expression lorsque le travailleur social parle de ses propres émotions et description, ou représentation, dès qu'il parle – même en utilisant le discours direct – des émotions des autres. Le rôle du scripteur apparaît comme central dans la configuration du discours émotionnel. La figure 1 propose une illustration de cette configuration, en prenant l'enfant (E) et le scripteur (S) comme figures énonciatives prototypiques :

Figure1. Structuration énonciative du discours émotif dans les écrits de signalement.



- 21 Il est à noter que les émotions timériques exprimées par le scripteur concernent de façon régulière la situation de l'enfant ou de la famille. En partant des exemples rencontrés dans le corpus et de leur dimension énonciative, on peut distinguer deux structures syntaxiques exploitées par la parole émotive :

1. La première rend compte d'états timériques réflexifs, où le danger concerne le sujet. Sa définition en termes d'arguments syntaxiques prend la forme  $X a peur de Y = X$  éprouve un sentiment désagréable provoqué par Y (Bresson et Dobrovol'skij 1995: 108). Cette structure est utilisée pour la représentation ou la description des émotions dans les écrits de

signalement: par exemple, le scripteur s'en sert pour parler des émotions de l'enfant (voir figure1).

2. La deuxième rend compte d'états timériques allocentrés, où le danger ne concerne pas le sujet. Sa définition en termes d'arguments syntaxiques est représentée par *Z a peur pour X (à cause de Y)*<sup>8</sup>. Cette structure est utilisée par le scripteur pour exprimer ses craintes, inquiétudes, etc. face à la situation évaluée.

- 22 La structure réflexive emploie tous les termes recensés dans les écrits à l'exception de *appréhension*. Les extraits ci-dessous illustrent clairement le positionnement du sujet et le caractère réflexif des émotions décrites<sup>9</sup> :

Exemple 8

Elle a toujours **très peur** de son père. [...] Elle décrit son père comme un homme égoïste et immature mais très intelligent ajoutant : « c'est pour ça qu'on a peur, parce qu'il est intelligent et méchant à la fois ».

Exemple 9

Questionnée sur ses peurs, elle évoque le fait de sortir seule dans la rue, avouant qu'elle tente d'éviter cette situation en se faisant accompagner, se sentant très **inquiète** lorsqu'elle est seule, regardant alors de nombreuses fois derrière elle.

- 23 La structure allocentrée emploie un nombre limité de termes : *alarmant, appréhension, crainte/craindre, inquiétude/inquiéter/inquiétant/inquiet*. L'expression des émotions est moins nuancée, ce qui semble indiquer une tendance à la généralisation. On constate par ailleurs que c'est le groupe *inquiet+* qui monopolise l'expression d'états allocentrés<sup>10</sup>, avec 50 occurrences, soit deux tiers sur le total de 75 occurrences<sup>11</sup> :

Exemple 10

Nous ne pouvons qu'être **inquiets** quant à l'évolution de L. et T.

Exemple 11

La psychologue et l'auxiliaire puéricultrice sont **inquiètes** pour cet enfant.

Exemple 12

Il manifeste une **inquiétude** pour son fils mais se sent démuné quant à la manière de lui venir en aide.

- 24 L'uniformisation lexicale des émotions que nous avons pu entrevoir en 2.1. serait-elle une conséquence du discours émotif allocentré ? Si tel est le cas, on ne peut que s'interroger sur les soubassements et sur les effets d'une telle uniformisation au niveau du texte, et notamment en rapport avec la description des émotions.

### 3. Les émotions en discours

Nous tenterons de préciser dans ce qui suit la manière dont la description et l'expression des émotions s'articulent au sein du texte, ainsi que l'impact de cette articulation sur la configuration du texte lui-même. Le rôle de la parole émotive sera examiné aussi bien en rapport avec les visées pragmatiques du discours que dans la perspective de la structuration de ce dernier. On verra que les deux dimensions sont inextricablement liées.

#### 3.1. Les fonctions des émotions

La présence ou l'absence des émotions, de même que leurs nature et expression sont répertoriées avec le plus grand soin dans les écrits de signalement. Le scripteur souligne l'intensité des émotions (en 13) ou encore leurs signes physiques (en 14) :

Exemple 13



La réactivité émotionnelle est **forte mais contenue**.

Exemple 14

À ce moment-là, L. **se raidit, son visage s'assombrit**. Elle attend la suite de notre raisonnement, en donnant le sentiment d'avoir peur de la proposition.

- 25 La façon dont les énoncés sont formulés laisse souvent entendre que la présence des émotions est souhaitée et appréciée par le scripteur ou, au moins, prévue comme un élément inhérent à la situation. Comme l'indique l'emploi de la négation dans *elle ne se dit pas inquiète*, les attentes des travailleurs sociaux quant aux réactions et aux comportements de la famille concernent de près les émotions<sup>12</sup>. Nous avons également pu constater dans une étude antérieure (Cislaru et Sitri sous presse) qu'un tiers des structures *dire + infinitif* utilisées pour rapporter la parole de l'enfant ou de la famille dans ce type d'écrits mettent en avant des émotions ou des sentiments (*elle dit avoir peur et ressent un certain blocage*) et que les structures à valeur auto-qualifiante (*il se dit inquiet pour ses enfants quand ils sont chez leur mère*) y sont également très courantes. On peut signaler aussi les constructions concessives (en 15-16), où l'absence d'émotions est appelée à contrebalancer certaines attitudes vis-à-vis de la situation :

Exemple 15

Madame G. exprime sa lassitude à l'égard du comportement de son fils. Mais ce constat est **dénué d'émotions**.

Exemple 16

Là encore, malgré l'intensité de son inquiétude que laisse supposer l'importance de son propos, **le ton est monocorde, sans émotions**. Il en ressort un certain sentiment d'étrangeté.

- 26 Les émotions apparaissent donc comme un outil d'évaluation. Ainsi, l'absence d'émotion permet, entre autres, de qualifier un entretien de « pauvre »<sup>13</sup> :

Exemple 17

Il est difficile d'évaluer une problématique devant un **entretien aussi pauvre**. Constamment sur la défensive et hypervigilante, méfiante et décidée semble-t-il à en livrer le moins possible, dans l'incapacité de se détendre, dans **l'absence d'affect et d'émotions** évoqués, Madame S. nous évoque une personnalité paranoïaque.

- 27 Amenées à compléter voire à expliciter ce qui est dit, les émotions sont ici investies d'une fonction référentielle qui met au second plan la fonction expressive qu'on leur attache traditionnellement en suivant Jakobson (1963). En amont de leur fonctionnement référentiel, les émotions ont un rôle pragmatique car elles appellent une réaction (Scherer 1994) et peuvent générer l'action. Ainsi, le danger induit la peur lorsqu'il ne peut pas être contrôlé par l'action, mais s'il peut être contrôlé, on a honte d'avoir peur et on décide d'agir (Plantin 2004 : 274). La « parole émue » est pluri-fonctionnelle pour Plantin : « [...] en informant un collègue d'un deuil, on s'excuse de ne pouvoir participer au colloque qu'il organise » (2003 : 102). Signaler qu'un enfant a peur ne se limite pas non plus à un constat factuel – d'autant plus que l'image de l'enfant et de l'enfance est, de manière stéréotypée, connotée émotionnellement (Plantin 1999) –, de même que dire son inquiétude pour la situation/-l'enfant/l'avenir de l'enfant va au-delà de l'expression de la subjectivité. Le rôle de l'expression et de la description des émotions dans les écrits de signalement dépasserait donc la simple information en invitant à l'interprétation et à la prise de décision.
- 28 L'expression de la peur par un enfant – même lorsqu'il s'agit d'une représentation par le biais du discours rapporté – peut apparaître comme un des motifs d'intervention dans la famille. On relève ainsi dans les rapports éducatifs des énoncés qui se

répondent, des états timériques proches étant attribués aussi bien aux enfants qu'aux travailleurs sociaux :

Exemple 18

L. et T. **ont peur** de leur père et ne souhaitent plus le voir.

Exemple 19

Nous ne pouvons qu'être **inquiets** quant à l'évolution de L. et T.

- 29 La conclusion du rapport semble s'imposer après des enchaînements répétés du même type qu'en 18 et 19 :

Exemple 20

Il nous paraît très important **qu'une mesure d'AEMO soit proposée** afin de :

- maintenir une grande vigilance concernant les relations des filles avec leur père, en particulier L. [...].

- 30 Dans certains écrits, l'expression de l'émotion fait plus frontalement figure d'argument<sup>14</sup>, grâce notamment aux connecteurs :

Exemple 21

Tout ce que j'espère, c'est que celle-ci soit plus amène [*sic*] d'accueillir J. dans de bonne condition psychologique pour elle et surtout pour mon fils **car je crains** que la situation ne se dégrade et cela est légitime de pouvoir y penser, mais il subit les agissements irresponsables de sa maman.

**Je vous demande donc d'intervenir** afin que cette situation se règle le plus rapidement possible.

- 31 Si les émotions servent généralement à établir un positionnement vis-à-vis de l'environnement (Levenson 1994 : 123), le rôle des émotions timériques dans les écrits de signalement serait de guider le positionnement institutionnel vis-à-vis d'une situation particulière.

### 3.2. Empathie et intersubjectivation

Les rapprochements argumentatifs entre les émotions décrites et les émotions exprimées dans les écrits de signalement n'est pas sans soulever quelques questions concernant notamment les rapports entre la subjectivité relative aux états et sentiments individuels et l'objectivité requise lors de la description d'une situation en tant qu'observateur.

- 32 De fait, le contexte du signalement d'enfant en danger semble privilégier une certaine empathie qui ne manque pas d'influer sur l'expression discursive des émotions. Cela est dû aux implications relationnelles très fortes entre les travailleurs sociaux et les enfants et familles qui constituent leur « objet d'écriture » :

La personne décrite, l'objet d'écriture est le plus souvent [...] partenaire privilégié d'une relation fortement « impliquée ». C'est une chose que ne dit guère Goody : ici objectiver l'autre se fait, pour ce métier, non dans l'euphorie de l'écrivain, non dans le régime de pouvoir du journaliste. Cela se fait dans la séparation, dans le changement de scène : dans la difficulté de la représentation (au sens de mimesis) d'un autre investi de (par) soi, d'un autre ayant investi lui aussi la relation avec l'éducateur. (Delcambre 1997 : 134)

- 33 C'est dans cet espace relationnel que l'expression d'émotions allocentrées – par le biais de la structure *Z a peur pour X (à cause de Y)* (voir *supra* 2.2.) – trouve sa raison d'être. Mais la proximité émotionnelle n'a pas pour unique cause les rapports interpersonnels particuliers dans le cadre du signalement. En amont de l'implication professionnelle et personnelle, un mécanisme cognitif imitatif conditionne l'empathie<sup>15</sup> :

[...] percevoir une expression ou une émotion n'est pas un acte comparable à celui de percevoir des objets ou des scènes quelconques, pas plus qu'on ne peut l'assimiler à la simple perception d'un visage. C'est que l'émotion peinte sur un visage, tout en étant une configuration de stimuli visuels, est l'expression d'un état interne qui, de plus, est commun à l'ensemble des humains qui le ressentent. Celui qui la perçoit entre, par ce fait même, en communication avec celui qu'il observe. Cet acte de communication ne laisse pas neutre l'observateur qui, à son tour, ressent lui-même l'émotion de l'autre. Le fait que la perception d'une émotion sur un visage s'accompagne d'une activation de l'amygdale de l'observateur traduit bien l'idée que son système nerveux « recopie » en quelque sorte l'émotion perçue, comme s'il devait à son tour l'exprimer. (Jeannerod 2005 : 161)

- 34 L'expression des émotions se trouve intimement liée à la description des émotions et on peut même supposer qu'au niveau discursif la représentation en tant que phénomène empathique est susceptible de produire un dédoublement syntactico-énonciatif qui transmuerait l'émotion décrite en émotion exprimée.
- 35 Cependant, si tout au long des écrits de signalement on observe une convergence émotionnelle dans laquelle la cause de la peur ou de l'inquiétude est la même (Y) pour le travailleur social et pour l'enfant ou la famille, d'autres éléments peuvent apparaître comme déclencheurs d'états timériques. Ainsi, d'une part, l'enfant ou la famille peuvent avoir peur des éventuelles mesures administratives ou pénales qui interviendraient dans leur sphère privée, comme on peut le voir dans les exemples 22-24 :

Exemple 22

Concernant sa sœur S., nous avançons l'hypothèse qu'une mesure d'AEMO ne semble pas suffisante, du fait d'une nécessité de cadre important à mettre en place. À ce moment-là, L. se raidit, son visage s'assombrit. Elle attend la suite de notre raisonnement, en donnant le sentiment d'**avoir peur de la proposition**.

Exemple 23

L'un et l'autre adoptent un discours défensif, **redoutant l'emprisonnement de l'un ou le retrait de l'enfant**. Le dialogue s'installe difficilement. De ce fait, les entretiens restent superficiels, représentant davantage un exposé d'arguments qu'une réflexion authentique sur leur rôle de parents.

Exemple 24

Elle fait part de sa **crainte** que Monsieur N. soit emprisonné ou que A. leur soit retirée.

- 36 L'intervention sociale, solution contre le danger encouru par l'enfant ou la famille, est perçue comme un danger à son tour. À la lecture des écrits de signalement, on constate cependant que ces appréhensions face à l'intervention sociale ne bloquent pas l'expression des autres émotions timériques : l'enfant peut avoir peur de son père tout en redoutant l'emprisonnement de ce dernier, et les deux attitudes sont verbalisées dans son discours (ou, plutôt, dans le discours représenté par le scripteur).
- 37 D'autre part, l'inquiétude du scripteur face à la situation évaluée pourrait quant à elle être en lien avec ses obligations : devoir de signalement inscrit dans la loi, responsabilité pénale en cas de non-intervention et minimisation du risque de danger<sup>16</sup>. Cela ne ferait qu'accentuer l'empathie émotionnelle de la part du travailleur social, qui articule sans le vouloir des émotions réflexives et allocentrées, en faisant également converger la description des émotions de l'enfant ou de la famille et l'expression de ses propres sentiments relatifs à son implication relationnelle aussi bien qu'à la situation évaluée. Dans cette optique, les états timériques acquièrent un statut d'émotion sociale qui a pour particularité d'être configurée dans l'échange social et de se manifester dans

le cadre d'un partage. La subjectivité émotionnelle se trouve ainsi en lien étroit avec le contexte socio-communicationnel :

[...] lorsqu'un individu ne dispose pas, ou dispose de peu, d'information sur ce qu'il ressent, il se base sur les informations disponibles dans le contexte social pour interpréter et donner un sens à ses émotions. (Channouf 2004 : 65)

- 38 L'empathie laisse la place à l'intersubjectivation, ce qui permet de poser la question en termes sémantiques et discursifs. En psychologie, on reconnaît aux émotions une dimension sémantique liée à leur rôle d'interprétants de la situation. Dans notre cas, le discours des écrits de signalement est le lieu d'interprétation et d'évaluation d'une situation individuelle à l'aune des normes sociales (voir avant-propos), et la structure même de ce discours s'en trouve affectée.

### 3.3. La médiation émotionnelle, un outil de cohésion textuelle <sup>17</sup>

À la lumière de ce constat, on peut procéder à l'interprétation des données recueillies dans notre corpus dans une perspective discursive. Tout d'abord, le phénomène d'empathie émotionnelle argumente en faveur d'une lecture consécutive des deux structures syntaxiques formulant la parole émotive :

$$X \text{ a peur de } Y \Rightarrow Z \text{ a peur pour } X$$

- 39 Plus encore, l'opération d'intersubjectivation implique l'indissociabilité des deux structures, étant donné leur possible simultanéité ou inversion temporelle, mais surtout parce qu'elles sont, toutes les deux, le produit d'une seule et même interaction linguistique, l'entretien du travailleur social avec l'enfant/la famille/l'entourage:

$$Z \text{ a peur [pour } X] \Leftrightarrow X \text{ a peur [de } Y]$$

- 40 Couplée avec la détermination sociale des émotions, la synergie des deux structures syntaxiques produit en discours une structure interprétative unique, où les états timériques prennent pour argument l'indéfini *on*, marqueur d'intersubjectivation : ON a peur. On en conclut que la description et l'expression des émotions timériques relèvent d'une sorte de cohérence rhématique, dans le sens où c'est le propos qui semble assurer tout un pan de la cohérence textuelle, en donnant des informations convergentes sur le vécu émotionnel des différents sujets-thèmes.
- 41 Le déploiement du lexique timérique dans les écrits de signalement semble aller dans le même sens. Si une certaine spécialisation lexicale accompagne l'usage des structures syntaxiques, elle ne permet pas néanmoins de distinguer un vocabulaire réflexif et un vocabulaire allocentré. Il s'agit davantage de signaler des préférences lexicales en lien avec l'objectif des écrits. Ainsi, la proportion du groupe *inquiet+* dans les structures allocentrées – au détriment de termes comme *effrayé*, *redouter*, etc. – favoriserait, grâce à l'aspect duratif qu'il véhicule et à l'absence d'objet <sup>18</sup> (Cosnier 1994 : 121), l'évaluation de la situation dans une perspective argumentative. En même temps, la porosité entre les deux groupes lexicaux assure l'unité du domaine émotionnel en faisant converger l'expression et la description des émotions.
- 42 Enfin, si on observe le lexique timérique au niveau du discours sans distinguer *a priori* le domaine réflexif du domaine allocentré, on peut noter plusieurs cas de co-occurrence. Se créent alors des agglomérations textuelles qui entremêlent également les sujets. Ainsi, l'exemple 25 rassemble trois -termes différents en combinant

répétition lexicale et répétition sémantique<sup>19</sup> et rend compte des états timériques de deux sujets : d'une part, L., qui connaît l'anxiété et l'angoisse et qui craint de devenir comme son père ; d'autre part, le sujet institutionnel, qui évoque le risque d'installation d'une psychose chez l'enfant :

Exemple 25

Le tableau associerait une **anxiété** (exprimée de façon très délirante et évoquant une **angoisse** de morcellement), une **anxiété** majeure, des épisodes de déréalisation devenant de plus en plus délirants faisant **craindre** l'installation d'une psychose avec un risque de dissociation allant croissant. L. **craindrait** de devenir comme son père, et trouverait peu de soutien auprès d'une mère ambivalente et vécue comme insécurisante.

- 43 La répétition du mot *anxiété* sert à préciser l'intensité émotive tout en mentionnant la complexité de l'émotion (angoisse  $\subset$  anxiété<sup>20</sup>). L'itération du verbe *craindre* dans ce contexte illustre de façon exemplaire la convergence des états timériques réflexifs et allocentrés. Car si, comme le propose Tyler (1994 : 686), une fois l'interprétation contextualisée d'un lexème établie, la répétition de celui-ci empêche le destinataire d'assigner à ce lexème une interprétation différente de « celle que voulait lui donner le locuteur »<sup>21</sup> (*sic*), alors la reprise de *craindre* doit signaler une convergence, voire une identité, du ressenti émotionnel. En effet, l'objet commun de la crainte est formulé selon les deux registres concernés : discours psychologisant chez le scripteur (*psychose avec un risque de dissociation*) et « définition » faisant appel à l'histoire familiale chez l'enfant (*devenir comme son père*).
- 44 On soulignera que, s'agissant de représentation d'émotions pour ce qui est des sentiments de l'enfant, « la parole d'autrui, introduite dans le contexte d'un discours, établit avec le contexte qui l'enclasse non pas un contact mécanique, mais un amalgame chimique (au plan du sens et de l'expression) » (Bakhtine 1978 : 159 cité par Vion 2006 : 13). Dans cette optique, le lexème répété relève d'une double appartenance énonciative : il est à la fois la parole de l'enfant et la parole du scripteur (Vion 2006 : 18) ; mais il est quasiment impossible de déterminer laquelle des occurrences correspond à la reprise et laquelle est première. En instaurant cette ambiguïté énonciative, la répétition assume une fonction cohésive (Hoey 1991, Tyler 1994) qui semble s'inscrire dans la continuité des relations discursives observées *supra*.
- 45 La répétition est aussi un outil discursif à double valeur : c'est à la fois un moyen d'exprimer des émotions<sup>22</sup> et une stratégie argumentative<sup>23</sup>. Cependant, l'enchaînement des termes en 25 sert non seulement à rendre compte des émotions respectives des sujets, mais aussi à créer de l'émotion. Le discours devient ainsi un événement inducteur d'émotion, du moment qu'il donne accès à des émotions (voir aussi Cosnier 2003).
- 46 Si les émotions peuvent être envisagées dans une perspective intersubjective, comme un processus empathique de « partage » (Cosnier 1994 : 91 *sq.*), l'intersubjectivation soulève la question de l'identification, caractéristique pour la *peur médiate*<sup>24</sup> qui permet à l'individu de s'inscrire dans les peurs de son groupe social (Marion 1993). Comme le souligne Marion, la peur-identification peut également consister dans une perception du danger non plus *avec*, mais *pour* et, souvent, *avant* la personne concernée ; c'est bien ce que nous avons pu observer dans les écrits de signalement.
- 47 En entremêlant les émotions des uns et les émotions des autres, et surtout en faisant converger les états timériques, les écrits de signalement décrivent et évaluent une situation de façon à favoriser sa compréhension<sup>25</sup> par son ou ses destinataires – juge

pour enfants, procureur – qui sont habilités à prendre des décisions. Les informations fournies sont-elles à même de provoquer, par le même processus d'empathie, la participation affective des destinataires institutionnels au récit ? Pour le savoir, il faudrait faire une enquête détaillée auprès des destinataires des écrits de signalement, et cela dépasse bien notre propos<sup>26</sup>. En revanche, on peut affirmer que la dimension émotionnelle des écrits de signalement fournit une grille de lecture qui contribue à la cohérence pragmatique du discours :

Figure2. L'opération de médiation émotionnelle comme source de cohérence pragmatique du discours



- 48 Bamberg note d'ailleurs que la construction des événements dans la narration et la construction des « personnages » et de leur profil psychologique sont directement liées, action et émotion allant ensemble (1997 : 219-220). On devrait donc y voir construction sémantique de discours plutôt qu'« effet de sens ». Contrairement à ce que soutient Fontanille (1993 : 14), l'expression des émotions ne semble pas correspondre à une fracture dans le discours<sup>27</sup>, mais plutôt contribuer à la configuration des discours en tant qu'objet unitaire autant du point de vue structurel que du point de vue sémantique.
- 49 Nous avons abordé ici, tout en les articulant, deux objets différents : l'expression/description des émotions et le discours. Si le second peut être à la fois un lieu de réalisation du premier et son résultat et si donc, en fin de compte, les deux objets sont caractérisés par une sorte d'interdépendance, on peut néanmoins tirer des conclusions visant à éclairer chacun d'entre eux.
- 50 En ce qui concerne l'expression des émotions, on constate que les aspects affectif, cognitif et conatif, bien que différenciés au niveau neurologique – voir LeDoux (1989) pour le couple affectif vs cognitif par exemple –, tendent à converger en discours. Ce constat soulève la question de l'emploi du « lexique des émotions » : on peut en effet se demander s'il faut distinguer l'emploi affectif de l'emploi cognitif et selon quels critères. Mais on peut s'interroger aussi sur le statut des termes d'émotion et sur leur capacité à exprimer des émotions tout en les nommant.
- 51 Pour ce qui est du discours, on notera la présence d'une trame émotionnelle configurée par trois niveaux linguistiques (lexique, structures syntaxiques et dispositif énonciatif) qui sous-tend la cohésion et la cohérence discursives. L'intersubjectivation apparaît comme un élément central du discours émotionnel, qu'elle détermine aussi bien sur le plan interne (structuration) que sur le plan externe (positionnement pragmatique). En intégrant au discours l'émotion en tant que manifestation d'un groupe social, l'intersubjectivation étaye la compréhension et intervient frontalement dans le processus de production du sens.

---

## NOTES

1. Ces textes – enquêtes sociales, notes d'information et rapports de service – sont rédigés par divers services sociaux et administratifs et ont pour but d'évaluer les risques de danger d'une situation concrète. Plusieurs cas de figure se présentent : soit la famille et l'enfant sont déjà suivis par un service d'investigation, soit ils sont inconnus des services et alors ce sont des citoyens qui signalent l'existence d'un risque de danger. Nous renvoyons à l'article de Pugnère-Saavedra ici même pour une présentation détaillée du corpus.
2. *Craindefaisant* partie du champ sémantique de la peur, selon les données lexicographiques : ainsi, le *Trésor de la langue française informatisé* donne pour synonyme du verbe l'expression *avoir peur*.
3. « *La peur* est une des émotions de base. Elle se caractérise par le fait d'avoir un objet "réel" précis : la peur est peur de quelque chose, elle a ses raisons d'être objectives » (Cosnier 1994 : 121).
4. Nous adoptons cette notion dans son sens généralisant et ne prenons pas en compte les distinctions entre états, sentiments, émotions. Pour nous il ne s'agit pas de focaliser sur les états émotionnels (au détriment des sentiments par exemple) mais d'appréhender, en discours, un domaine émotionnel dans sa globalité tout en évitant une hiérarchisation sémantico-lexicale *a priori*.
5. Nous verrons *infra* que les relations entre raison et émotions sont non négligeables et qu'elles peuvent être exploitées dans une perspective argumentative.
6. Étiquette utilisée pour regrouper les formes et sonder le corpus avec le logiciel *Lexico 3* (CLA<sup>2</sup>T-SYLED).
7. Nous renvoyons à Searle (1999 : 220 *et sq.*) pour une distinction entre l'ontologie subjective et l'ontologie objective (à la troisième personne).
8. La définition sous forme d'arguments syntaxiques est applicable aux noms et aux adjectifs également.
9. Cependant, on peut s'interroger quant à la fiabilité de l'information émotionnelle ainsi recueillie, comme le fait remarquer Channouf : « En effet, encore de nos jours, pour connaître les attitudes des gens, on se contente de les leur demander. De même, pour connaître les raisons qui conduisent les gens à adopter telle ou telle attitude, on leur pose la question et on les invite ainsi à se livrer à de l'introspection. Le présupposé implicite à cette façon de faire est que non seulement les gens connaîtraient leurs attitudes, ce qui ne va déjà pas de soi, mais en plus ils en connaîtraient même les causes, ce qui est loin d'avoir été prouvé. Or c'est bien le contraire qui a été mis en évidence, c'est-à-dire que les individus connaissent très mal les déterminants de leurs attitudes [...] » (2004 : 71).
10. Le format syntaxique adopté dans les textes ne reprend pas nécessairement le schéma des arguments, qui peuvent être sous-entendus : *Si I. évolue sur le plan relationnel, il inquiète quant à son développement psychomoteur car il est statique et n'apprend pas à connaître son corps.*
11. Sur ces 50 occurrences, 35 concernent les travailleurs sociaux ou les représentants institutionnels et 15 seulement des membres de la famille.
12. Cela présuppose une application de catégories stabilisées dans le champ social à la dimension subjective du cas singulier.
13. Cette évaluation appartient au psychologue. Mais les éducateurs et assistantes sociales mesurent, eux aussi, les implications émotionnelles : *Serein en apparence, son attitude et l'absence d'émotions* surprennent quelque peu dans ce contexte. Face à notre questionnement et l'expression de notre surprise concernant la description idéale qui nous est faite d'A., Monsieur N. **reste imperturbable**. Il

ne nous apparaît pas dans la dissimulation mais plutôt dans une forme d'aveuglement dans laquelle A. n'est pas perçue dans sa réalité.

14. Ici l'expression émotionnelle n'est plus un handicap pour l'argumentation, comme cela peut être le cas dans les débats scientifiques (Doury 2000).

15. Ce mécanisme a été décrit, du point de vue socio-sémiotique, par Landowski : « [...] envisageons un nouvel exemple de contagion, au sens sémiotique du terme. Soit la configuration de la peur, état non moins communicatif que les précédents [i.e. virus, infections, etc.]. Avant même de savoir quel danger nous menace, n'est-il pas quelquefois suffisant d'apercevoir le masque de la frayeur, ou pire, de l'horreur, sur le visage d'autrui, pour que la terreur nous envahisse nous-mêmes ? Qu'en certaines circonstances rien ne nous paraisse plus terrifiant que le fait de voir l'autre à l'état d'un corps apeuré ajoute au caractère contagieux de la peur un effet cumulatif de redoublement, en boucle ou en miroir » (2004 : 130). Cette « contagion » est pour Landowski un ajustement créateur de sens et de valeur, dans une optique d'intersubjectivation (Landowski 2004 : 105 et sq.).

16. Article 434-3 du Code pénal. Cette hypothèse a été avancée par les travailleurs sociaux eux-mêmes lors de l'assemblée générale de l'association « Échanger autrement » de Caen (Calvados). On notera également que la peur joue un rôle de régulateur social : « Les lois reflètent notre peur du désordre social et l'ordre social est maintenu par la peur des conséquences de ne plus obéir aux lois. » (LeDoux 2005 : 128)

17. La cohésion étant considérée comme une propriété structurelle du texte et la cohérence comme une facette de l'évaluation (sémantico-pragmatique) du texte par le lecteur (Hoey 1991 : 12).

18. L'inquiétude a une cause, voire une raison, mais pas d'objet : on peut avoir peur du loup, mais s'inquiéter pour le loup (et son avenir dans l'état écologique actuel) ou à cause du loup (et donc, avoir peur pour les brebis).

19. La répétition lexicale consiste en la reprise d'un même mot, alors que la répétition sémantique exploite les relations de synonymie (Frédéric 1985 : 155, 188).

20. Si, comme l'a montré Tamba (2006), les relations d'inclusion qu'entretiennent les -termes d'émotion (voir aussi *supra* 1.2.) ne renvoient pas à des rapports hyperonymiques structurant le champ lexical, elles semblent susceptibles de favoriser la solidarité sémantique au niveau du discours.

21. Nous préférierions parler ici de continuité interprétative, sans nous prononcer sur les intentions du locuteur, d'autant que plusieurs recherches en énonciation, pragmatique et sémantique soulignent la non-identité de valeurs et de significations des formes répétées (Vion 2006).

22. Brunot (1936 : 543) considère la répétition comme un outil rhétorique d'expression des émotions.

23. La répétition a pour effet de doubler le sentiment de présence (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1976 [1970] : 236) mais aussi, lorsqu'il s'agit de répétition d'arguments, d'assurer l'ampleur de l'argumentation (*idem* : 633). On distingue en rhétorique l'argument par répétition (*ad nauseam*).

24. « La peur médiate est donc toujours déjà marquée par un certain degré de fiction, si l'on donne à ce terme la définition fondamentale suivante : effet d'une configuration temporelle, d'un agencement représentatif d'événements réels ou imaginaires » (Marion 1993 : 50).

25. Car « l'empathie procède en droite ligne de la compréhension de la situation de l'autre personne. Elle résulte des images mentales que l'adoption de la perspective d'autrui engendre. En se mettant à sa place, on peut en effet s'imaginer soi-même dans la situation de cette personne, ce qui suffit généralement à éveiller les émotions qui correspondent à cette situation » (Rimé 2005 : 121).

26. Bien évidemment, une telle recherche devrait être complétée par le recensement et l'analyse de l'ensemble des énoncés susceptibles de susciter des émotions. Nous renvoyons à Plantin (1999)



pour une étude détaillée de ce type d'énoncés et de leur fonctionnement argumentatif en discours.

27. « Mais la fracture émotionnelle affecte bien plus que cela, puisqu'elle remet en question non seulement les facteurs de la cohérence (l'isotopie), mais aussi ceux de la cohésion : référentialisation, agencements aspectuels, ordonnancements narratifs, etc. » (Fontanille 1993 : 14-15)

---

## RÉSUMÉS

Dans les écrits de signalement d'enfant en danger, le travailleur social décrit la situation et évalue les risques de danger tout en rendant compte des émotions – ou de l'absence d'émotions attendues – qui sont ressenties par l'enfant ou par les membres de sa famille et tout en exprimant ses propres émotions face à la situation décrite. La description et l'expression des émotions concourent à une intersubjectivation qui configure sémantiquement le discours en lui conférant une cohérence pragmatique. Cet article examine les niveaux linguistiques (lexical, syntaxique, énonciatif et discursif) à travers lesquels l'opération d'intersubjectivation se met en place.

In the texts signalling endangered children, the social employee describes the family situation and evaluates the risks of danger. The writer also describes child's or family's emotions—or absence of any emotion—while expressing his/her own emotions in the face of the situation described. The description of emotions and expression contribute to build an intersubjective space that shapes discourse semantically and assures pragmatic coherence. This paper examines the linguistic levels that contribute to operate intersubjectivation: lexical, syntactical, enunciative and discursive.

## INDEX

**Keywords** : coherence, emotion, enunciation, intersubjectivation, subjectivity

**Mots-clés** : cohérence, émotion, énonciation, intersubjectivation, subjectivité

## AUTEUR

### GEORGETA CISLARU

Georgeta Cislaru est maître de conférences au Centre de Linguistique française de l'université Paris 3 et chercheure au SYLED (Systèmes Linguistiques, Énonciation et Discursivité, Paris 3). Elle mène des recherches sur la dénomination, le sens et la référence dans le champ de la sémantique et de l'analyse de discours. Elle s'intéresse aux rapports entre sens et discours, à la contextualisation et à la dimension socio-cognitive de la signification.